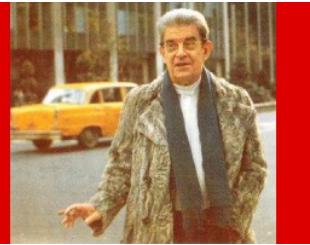


Le maître de demain, c'est dès aujourd'hui qu'il commande — Jacques Lacan

Lacan Quotidien



n° 701 – Samedi 20 mai 2017 – 10 h 39 [GMT + 2] – lacanquotidien.fr

Sommaire

ÉDITORIAL

Anaëlle Lebovits-Quenehen
Ce qu'hier m'inspire pour demain

Le patriotisme

par Noa Farchi

L'extrême centre, sport extrême

par Lena Hirzel

*

BHL DOCTEUR HONORIS CAUSA
Jacques-Alain Miller

UN VENT NOUVEAU SOUFFLE SUR LE CHAMP FREUDIEN

Angelina Harari, *Le pari psychanalytique de Jam*
Marco Mauas, *Deux souvenirs d'enfance, et après*

LACAN COTIDIANO

Jacques-Alain Miller, *Candido a Milano*

Ana Vigano, *Ciudad de Mexico*

Jorge Yunis, *Troglodita de Argentina*

Roberto Bertholet, *Carta a Jam*

Lito Matusevich, *Aporte al debate*

Convocation de la RES- ZADIG

*

la movida *Zadig*

ZERO ABJECTION DEMOCRATIC INTERNATIONAL GROUP

Le Réel de la vie



Ce qu'hier m'inspire pour demain

par Anaëlle Lebovits-Quenehen

Pourquoi continuer le combat ? Pourquoi en remettre une louche à peine la bataille gagnée, et la démocratie réassurée pour cinq ans au moins. Pourquoi reprendre les armes alors que le calme déjà reprend ses droits ? D'où vient cette idée persistante que la partie ne fait que commencer, que le plus dur est à venir ?

La responsabilité de Macron

On entend trop souvent ces temps-ci qu'Emmanuel Macron n'aurait pas le droit de décevoir, que sa responsabilité est écrasante, lui-même a pu le dire et c'est vrai, pour partie, mais pour partie seulement. Car même si Emmanuel Macron s'avérait bon président, il est d'ores et déjà certain qu'il n'éradiquera pas profondément, en cinq ans, le mal qui atteint la France, et avec elle l'Europe, et avec elle le monde, certain qu'il ne viendra pas à bout de cette haine de l'autre, coupable idéal, éternellement tenu pour responsable de notre peine et de nos maux.

Emmanuel Macron fera sans doute moins de dégâts que n'en auraient fait un bon nombre de prétendants aux mêmes fonctions. Il a d'ailleurs commencé par l'emporter face à Marine Le Pen – ce que bien d'autres auraient échoué à faire. Mais, n'en déplaisent à ceux qui l'aiment comme à ceux qui le haïssent, Emmanuel Macron n'est pas l'homme providentiel pour la simple raison que l'homme providentiel n'existe pas – cette thèse est l'un des vrais coups durs que le discours analytique inflige à qui le rencontre, et spécialement hors les murs.

Croire l'Autre tout puissant et omnipotent, croire que la suite est entre les seules mains d'un seul est à cet égard parfaitement illusoire. Le porter aux nues en le pensant capable de changer la face du monde, et pour cela l'aimer, ou au contraire lui en vouloir par avance de ne pouvoir changer la face du monde, et pour cela le haïr procède de cette même illusion. La seule position éthique consiste à considérer que l'avenir n'est pas entre les mains du seul président (et de ses ministres), mais entre celles de chacun d'entre nous qui composons déjà une opposition au sein de la société civile. Et cette opposition, cette opposition qui fait le nerf de l'État de droit, est peut-être la seule chance pour Emmanuel Macron de faire quelque chose de son mandat. C'est pour que cette opposition existe encore que nous nous sommes battus. Emmanuel Macron ne nous décevra pas si l'on n'attend pas de lui qu'il soit le Père Noël. À cette condition seulement, nous serons peut-être finalement agréablement surpris par l'audace dont il pourrait faire preuve dans les cinq prochaines années.

Le FN après la campagne

En ces temps où l'on respire à nouveau un peu mieux, on en entend aussi certains se réjouir de ce que Front national en prenne un coup avec le supposé *burn-out* de MLP et la défection de sa nièce. Se réjouir en la circonstance, c'est ignorer que si le Front national accuse le coup aujourd'hui, c'est pour mieux se renforcer et s'affirmer demain, et plus encore qu'hier. Se réjouir, c'est ignorer que le Front national n'est pas le mal, mais l'un des noms du mal. Et il ne suffit pas de porter un autre nom pour s'en excepter. Ces élections nous ont assez montré que le mal, comme la flamme, ne tient pas en place et se répand volontiers.

Donc, oui bien sûr, réjouissons-nous de ce que la République française ait obtenu un délai, mais ne nous réjouissons pas trop. La partie n'est pas gagnée. D'ailleurs si vite gagnée, ce ne serait pas une véritable partie que nous aurions jouée ces dernières semaines. Si la partie était déjà gagnée, et à si peu de frais, nous aurions seulement joué à nous faire peur, nous aurions seulement joué aux résistants en temps de paix.

Mais justement, le soulagement trop prompt et la relative inertie qui l'accompagne et qui nous guette tous (ou quasi) après les semaines que nous venons de vivre, sont le meilleur signe de ce que la bête immonde a toutes ses chances de croître encore. Car, précisément, notre envie d'un répit plus ou moins mérité est le meilleur indice de ce qu'il nous faut poursuivre, par d'autres moyens sans doute, plus adaptés au temps qu'il nous reste, mais poursuivre, quoi qu'il en coûte.

Se passe-t-il vraiment quelque chose ?

Si le FN (ou ses complices) gouverne un jour la France, certains savent qu'ils perdront tout. Ils ne sont pas si nombreux à le savoir. Et curieusement, cette préscience transcende les classes sociales, les niveaux culturels ou les structures psychiques de ceux entre lesquels une ligne de partage passe dorénavant. Car entre ceux qui pensent « qu'il ne se passe rien » ou « que s'il se passe quelque chose, on y survivra » et ceux qui ont l'idée que le présent ne cesse plus de faire évènement, il y a dorénavant un *gap*, et chaque jour qui passe le creuse davantage. Les uns d'ailleurs se battent. Les autres laissent faire, se croient d'autres adversaires plus importants ou font le minimum syndical. D'autres encore sont travaillés par des forces contraires : un jour ils se battent, le lendemain ils dorment. C'est humain et, à condition d'en sortir un jour, le sommeil est parfois la condition du réveil.

À suivre la plupart des médias, la seule chose importante au lendemain de ces élections serait le casting du nouveau gouvernement. *Quid* donc de ce qu'on a vu et bien vu dans cet entre-deux tours ? Étaient-ce illusion hystérique, folle exagération ? Certains le croient et cette croyance pour tempérée qu'elle soit n'est pas plus rationnelle (au sens de démontrable) que la croyance opposée. Mais ceux qui prennent les alarmés pour des illuminés, pensent-ils sérieusement que le pire n'est jamais sûr ? Se croient-ils mieux protégés en cas de cataclysme ? Se voient-ils plus blonds, plus Français, moins d'ailleurs qu'ils ne le sont ? Ou espèrent-ils seulement pouvoir sauver quelques meubles en s'offrant un délai ?

Exilés

S'il y a bien une position qui semble affine à celle de l'analyste, c'est celle de se savoir exilé, et de soi-même pour commencer. Celui qui est passé par l'expérience analytique s'éprouve étranger, même en terrain conquis, même assis sur une souche. C'est la raison pour laquelle un régime xénophobe est *ipso facto*, et du même mouvement, et plus encore peut-être, un régime anti-psychanalytique. C'est la raison pour laquelle nul accident – je veux dire contingence – n'a présidé à ce que le premier appel lancé contre le Front national, avant ces élections, l'ait été par des psychanalystes sous l'impulsion de Jacques-Alain Miller. Et c'est depuis cet exil que le combat alors lancé a une chance d'être mené et la guerre d'être gagnée, car on ne gagne pas une guerre en protégeant trop ses arrières. Y aller sans filet – à condition de s'éprouver assez étranger à soi pour cela – est la seule chance de l'emporter.

Alors si dans cinq ou dix ans, le Front national ne gouverne pas encore la France, si donc nous la gagnons cette guerre, jour après jour, mois après mois, année après année, notre présente intuition, celle qui nous fait penser que l'avenir a besoin de nous, s'avèrera fausse, après-coup. C'est que nous nous serons justement battus parce que nous éprouvions qu'elle était juste.



Le patriotisme

par Noa Farchi

L'appel incessant du FN au patriotisme, à la langue française, au comportement français, à la culture française, m'interroge. Je me suis demandé, au-delà de la xénophobie ambiante, ce que cela veut dire pour un Français. Emmanuel Macron a énoncé que la culture française n'est pas une. Pourtant les médias continuent à questionner : alors pourquoi dit-il que la culture française n'existe pas ?

Bien que la situation ne soit pas comparable – entre une nation tout récemment créée, dans les années 1940-1950, Israël, et la France de la V^e République –, cet appel au patriotisme m'a fait penser au « Tszabar » (ou Sabrà) dont le portrait était l'emblème du projet sioniste. Tszabar était l'homme né israélien, bronzé, musclé, un homme avec une houppe de cheveux au vent, qui parle exclusivement l'hébreu, sans accent, qui travaille la terre et qui se prête à mourir au combat pour son pays. Cette image a été créée à l'opposé de celle des juifs d'Europe, le juif défini par sa religion, ses actes de « lèche-bottes », sa fragilité, par son choix d'assimilation, par sa soumission.

Comme un agneau conduit à l'abattoir est une expression qui condense le mépris que subissaient les immigrants juifs dans la période de l'après-guerre, en Israël. Des années plus tard, d'autres voix se sont fait entendre. Le tournant décisif a été le procès Eichmann, en 1962, pendant lequel les témoignages ont finalement été entendus. Dans son dernier discours, le jour de la commémoration de la Shoah en 1994, Yitzhak Rabin s'est excusé auprès des survivants, « seulement au cours de ces dernières années nous avons pris la mesure de leur audace, nous avons seulement maintenant appris à les respecter ».

Quelle ne fut pas ma stupéfaction de trouver cette même expression sous la plume de Shai Agnon, lauréat du prix Nobel de littérature, à la première page de sa courte nouvelle *Le signe*, écrite en 1944 : « Habiter Israël est mieux que vivre ailleurs, car cette terre nous a donné la

puissance de résister. À l'étranger, nous avons affronté le dictateur comme un agneau conduit à l'abattoir ». Or cette histoire autobiographique illustre tout de même l'effort de l'écrivain contre l'oubli.

En 1943, le soir de la fête de Shavuot, fête du don de la Torah sur le mont Sinaï, Agnon reçoit la nouvelle que tous les juifs de Butsatz (Ukraine), sa ville natale, ont été assassinés. Pour Agnon, homme pratiquant, la fête prime sur le deuil, il garde la nouvelle pour lui. La nuit, il s'isole à la synagogue. Yeux fermés, il imagine tous les membres de sa communauté de Butsatz rassemblés dans les synagogues de la ville. Petit à petit, ils disparaissent. C'est à ce moment-là qu'il décrit une expérience « mystique », de nature hallucinatoire : l'apparition d'une voix, puis de la figure du grand Rabbin Shlomo Iben Gavirol devant lui. La voix se matérialise en lettres qui s'inscrivent dans son livre de prière. Dans cette vision, Agnon arrive à confier la catastrophe au grand Rabbin, il se morfond. C'est alors que le grand Rabbin, lui montre « le signe » avec lequel il pourra commémorer le nom de sa ville, par un acrostiche.

Le conflit dont Agnon nous fait part est celui-ci : comment trouver une façon d'écrire l'indicible, pour ne pas se perdre lui-même comme un agneau conduit à l'abattoir de l'oubli ?

Cet appel au patriotisme, à l'intérieur du rejet de l'autre, me paraît être un acte meurtrier du passé propre au sujet, de son histoire, des ses origines. Le poète Meir Wieseltier racontait à Nurith Aviv, dans son film-document *D'une langue à l'autre*, que pour s'assimiler à la société israélienne, il lui avait fallu faire le choix de « tuer » sa langue maternelle, le russe.

Pour qu'il y ait une transmission, il faudra le singulier. Et justement, c'est le singulier de chacun que le patriotisme tue comme un agneau conduit à l'abattoir.

L'extrême centre, sport extrême

par Léna Hirzel

Il faut croire qu'en France, quelque tendance pousse aux extrêmes. C'est peut-être de ce goût français qu'a surgi, presqu'en douce, comme si de rien n'était, l'extrême centre.

Celui-là même qu'on qualifiait jusqu'il y a peu de plutôt « mou » s'est attaqué à l'échiquier hexagonal, bombe à fragmentation-décomposition-recomposition, que d'aucuns doctes penseurs-oiseaux persistent à minorer en serinant. Tous les jours pourtant les effets dévastateurs de la déflagration font ici et ailleurs les unes des journaux.

Des analyses, nourries de références, lestées d'expertises un peu oiseuses, nous proposent de retrouver dans l'événement une chose du passé, déjà connue, c'est cela aussi la France, un savoir-faire de la dissertation.

Ceux qui, parfois par mégarde – prenant un jour le risque de baisser la garde, aussi républicaine soit-elle – s'engagent dans la pratique de la psychanalyse, savent bien que ce qui surgi, inopinément, n'est strictement pas déductible des productions antérieures.

Un signifiant s'extract de l'enclos méticuleusement balisé et bien brossé et remanie l'ensemble pourtant précieusement architecturé. De fil en aiguille et de fissures en tremblements, il rend le monument susceptible de métamorphose.

Le moment venu, dans les travées ainsi dégagées, quelque chose prend forme qui ne pourra s'écrire que dans l'après-coup.

« Je le savais déjà », rempart de château de sable par temps de grandes marées.





BHL DOCTEUR HONORIS CAUSA

Ce mardi 16 mai, Bernard-Henri Lévy a reçu un Doctorat Honoris Causa de l'université de Bar Ilan (extrait de [La Règle du jeu](#)).

Commentaire laissé sur le site de la revue par **JACQUES-ALAIN MILLER**
le 20 mai 2017 à 4:42 :

On se met en colère, disait je ne sais plus qui repris par Lacan, quand les chevilles ne rentrent pas dans les petits trous. Et quand elles rentrent ? On est content, tout baigne. C'est la pensée qui me vient en apprenant l'honneur fait à Bernard. C'est bien. C'est mérité. Les choses sont à leur place. Il y a une justice. Pendant un moment, on peut le croire. Cela donne un répit.

Demain, le Nobel de la paix pour BHL !

En d'autres temps, j'aurais ajouté: « Et le Nobel de la guerre, de la guerre du goût, pour Sollers! » Je ne le ferai pas. car où est-il, notre Philippe? Il s'en tient à la ligne des évêques: « On ne choisit pas entre Marine et Macron » ? C'est-à-dire à la ligne Mélenchon ? Le lepénopétainisme ? Je n'arrive pas à le croire. Sollers a été « kidnapped » comme dans Stevenson !

Rendez-nos notre Sollers national !

UN VENT NOUVEAU SOUFFLE SUR LE CHAMP FREUDIEN

Le pari psychanalytique de Jacques-Alain Miller par Angelina Harari

À la veille de JAM 2

Au Forum républicain contre l'abstention du 5 mai 2017, j'évoquais le pari psychanalytique, pris par Jacques-Alain Miller en 1995, au Brésil, pour la fondation de la toute nouvelle École brésilienne de psychanalyse (EBP). Alors président de l'AMP, il adressait une lettre aux membres en soulignant : « Une École est faite pour durer. » 22 ans plus tard, on voit comment miser sur la psychanalyse peut être un pari réussi.

Ma première phrase, « Je viens du Brésil exprès pour le Forum républicain contre l'abstention », reçut un applaudissement spontané. J'ajoutais que me contenter d'accompagner de loin la bataille m'avait paru insuffisant. Lorsqu'à la fin de la séquence, je serrai la main de madame la Ministre de l'environnement, Ségolène Royal, qui était intervenue dans cette même séquence, elle me dit « Merci d'être venue ».

De l'École brésilienne de psychanalyse au rôle important de la psychanalyse dans la campagne électorale française, comment ne pas voir qu'il s'agit toujours d'un pari psychanalytique, d'un pari pour la psychanalyse ?

Après JAM 2

La campagne menée par l'Ecole de la Cause freudienne (ECF) est exemplaire, JAM en est manifestement fier. Vient alors un autre instant de voir, pour étendre cette fois la campagne dans l'AMP. Quoi de mieux que de miser sur une vivification de l'École Une pour ce faire ?

La question d'École s'arrache à l'immersion dans le combat anti-Le Pen pour se déplacer vers l'Argentine, mais elle s'étend ailleurs, en Italie, en Espagne, sans oublier la question de l'École Une précédemment évoquée pour influencer les politiques. Quoi de mieux que les « Propos sur la Garantie » (1) de J.-A. Miller pour nous orienter sur la manière de traiter des relations entre discours de l'analyste et discours du maître sous l'égide de la garantie ?

Récemment, le 29 avril, nous avons introduit au congrès de l'EBP une séquence « Question d'École » qui prétend être la première d'une série. Elle s'est tenue dans un musée à ciel ouvert, situé dans une réserve naturelle, l'Inhotim.

Pendant le débat à Madrid, JAM 2, répondant à la question de notre collègue de Rio, Manoel Motta, indiquait que le Brésil est un pays, et même un continent, trop fragmenté pour prétendre à une action commune. Il a aussi évoqué une situation *suis generis* de la psychanalyse au Brésil, celle de la ville de Sao Paulo où trois Sections cliniques de l'Institut du Champ freudien coexistent.

Suivant Jam 2, les hommes politiques ont besoin qu'on leur tienne la main – dans le monde de Donald Trump et de la mère Merkel... il faut quelques adultes pour avertir les politiques de certaines choses ! (2)

Comment ne pas voir un lien entre JAM 1 avec la « Question de Madrid » sur la passe à l'entrée et la « Conférence de Madrid » de JAM 2 avec ses conséquences pour la politique internationale de la psychanalyse et l'annonce de *HERETIC*, revue internationale de politique lacanienne ?

1 : Cf. *Questions d'École* du 21-01-2017 : <http://www.hebdo-blog.fr/jazm/>

2 : Forum du 5 mai, inédit.

Deux souvenirs d'enfance, et après

Marco Mauas

Cher Jacques-Alain Miller,

Je ne peux pas me prononcer autour du binaire évoqué par Ricardo Schabelman (1), celui de Rosas/Sarmiento, avec ses conséquences qui semblent présentes jusqu'à aujourd'hui dans les débats entre collègues à l'EOL, et peut-être aussi en Espagne. Au moment de l'écrire, cela m'apparaît comme du surréalisme latino-américain, *Adán Buenosayres* (2). C'est un surréalisme qui me fait aimer le passé que j'ai laissé pour venir en Israël, après la guerre des Malouines, en 1983.

Mais ce que je trouve insupportable, même nauséabond, et cela dès mon enfance, c'est la jouissance de la masse, le lynchage, ou, pour le dire plus doucement, le transfert négatif massifié et mis en acte.

Heureusement, à Madrid, nous fûmes loin de cela. Grâce à la conversation que vous avez convoquée, l'angoisse du lynchage s'est trouvée transformée, pour moi, en une autre, celle de l'invitation à sa propre solitude, sans aucune théorie de la solitude pour l'appuyer. Il y a une École nouvelle, oui, je le crois, un phénix ressurgi de ses cendres, une École vivante, qui est en souffrance de la réponse de chacun.

Pour ce qui se réfère au péronisme, j'ai deux souvenirs. Le premier se situe à l'école primaire, peut-être à l'âge de six ou sept ans. Je reviens à la maison avec mon livre de lecture flambant neuf, reçu à l'école même. Deux portraits sur la première page : Evita et Perón. Mon père voit cela, et plein de colère, une colère épouvantable, prends mon livre neuf, le brise en mille morceaux et jette tout ça par la fenêtre. Sur le moment, je n'ai rien compris à ce geste, mais cela m'a accompagné le reste de ma vie. Ces deux images. Serait-ce la prohibition des images dans le judaïsme ? Mon père, petit industriel dans le textile, avec ses instincts de bourgeois, n'aimait peut-être pas le péronisme ? Mais cette dernière lecture est faible comparée à la réponse qui fut celle du corps face au culte de l'image et de la personnalité.

Deuxième souvenir : 1955, chute de Perón. La famille – mon père, ma mère, mon jeune frère et moi – sortons dans la rue pour fêter l'événement. Nous portons des ballons. Nous arrivons au coin des rues Santa Fe et Canning (aujourd'hui cette rue s'appelle Raúl Scalabrini Ortiz, du nom d'un écrivain argentin plutôt nationaliste). Le souvenir se poursuit sur le jour suivant. Le cirleur qui travaillait au coin de la rue me dit que quelque chose de tragique avait failli se produire. Un individu s'était approché de notre famille pour nous attaquer avec un couteau, mais il avait été soudain arrêté par un autre qui avait pu le lui arracher et le jeter dans l'égout.

Mes études au très prestigieux Colegio Nacional de Buenos Aires, quelques trois ou quatre années après, avec ses excellents professeurs d'histoire, et les magnifiques discussions autour du binaire Rosas/Sarmiento, n'ont pas levé beaucoup ma confusion. Heureusement pour moi, à l'époque, j'ai trouvé Jorge Luis Borges dans la bibliothèque de mon père. Borges n'a pas été une lecture sans angoisse. « La muerte y la brújula » (3), *La mort et la boussole*, en fut le premier

impact : une écriture précise et exacte de la mort dans une langue espagnole apte à faire apprendre *lalangue* à un jeune juif déboussolé. La lecture de vos textes, cher JAM, n'a jamais été pour moi sans ce type d'angoisse. Et je trouve très étrange le commentaire d'un collègue argentin qui utilise ce même parallélisme pour prendre une distance de neutralité confortable.

Tout cela pour vous dire que depuis ici, depuis le sol et le soleil israéliens, je considère mon exil comme un bon point de vue – parce que ce n'est pas celui de quelqu'un qui se considère comme un expert en politique latino-américaine – pour vous envoyer un bravo ! C'est la nouvelle reconquête du Champ freudien. Celle de la vraie solitude, sans aucune théorie de la solitude pour la soutenir.

Avec mon amitié de toujours.

1 : [Lacan Quotidien n° 698](#), publié par Navarin éditeur, www.lacanquotidien.fr

2 : Nouvelle de Leopoldo Marechal, publiée en 1948, l'une des plus célèbres de la littérature argentine.

3 : Borges J.-L., “La muerte y la brújula” 1942, *Ficciones* (1944), Gallimard, Folio bilingue n° 43, 2005.





Candido en Milano

por Jacques-Alain Miller

En otros tiempos había en Milán, en el Campo freudiano, un joven al que la naturaleza había colmado con sus dones. "Su fisonomía parecía presagiar su alma": era tan bello y afable como pícaro y despierto, un aire de superioridad se diseminaba por toda su persona. Merecía su nombre, que era Massimo.

Pese a que confiaba en su genio, un síntoma secreto deslucía su imagen-de-sí, hería su narcisismo. Desesperado por no acabar con él después de años de análisis, se decidió a venir a París a presentarse ante el único primogénito al que reconoció una superioridad por encima de sí mismo. Este Jam, en efecto había sido, pensaba él, amado por un maestro y se había casado con su hija.

Sin embargo, Massimo no estaba para nada habitado por el deseo de ser para Jam lo que Jam había sido para Lacan. Él no era, en efecto, a diferencia de Jam, de esos neuróticos de los que habla Freud, que se despojan de su narcisismo para ofrecerlo en aras de un Ideal del yo (*Ichideal*) altamente valorado. Él era más bien de los que, como N*, conservan celosamente su libido y la emplean para erigir en ellos un yo ideal (*Idealich*) que a partir de entonces será para ellos el objeto de este amor propio (*Selbstliebe*) del que gozaba en la infancia su yo efectivo (*das wirkliche Ich*). Para este tipo de sujetos, la celebridad lo es todo.

Así, la admiración de Massimo por el saber de Jam no estaba exenta de desprecio. Sí, despreciaba en su analista su exhibida predilección por Lacan, su indiferencia a los medios, su retrato cínico de la escena pública, su distanciamiento de los poderosos del mundo. Él, Massimo, se sentía capaz de hacerlo mucho mejor.

Tan pronto se levantó su síntoma, lo demostró sin manías. Rápidamente dejó a Jam, a la Escuela en la que había dado sus clases, y emprendió el vuelo. Su elocuencia, su carisma, su radiante narcisismo, rápidamente le valieron admiradores, pacientes y numerosos alumnos. Era escuchado, se hizo jefe de Escuela, se convirtió en una celebridad. En sus libros sabía hacer pasar verdades que Jam no descubría sino para guardarlas *sub rosa* en el Campo freudiano. Pronto, toda la opinión ilustrada en Italia quedó persuadida de que el nuevo Lacan había nacido, que era italiano y que se llamaba Recalcati. Di Ciaccia se confesaba impotente para detener esa ascensión irresistible, sobre todo porque Jam se negaba obstinadamente a sacar la espada contra su antiguo analizante.

Ayer por la mañana, hacia el mediodía, Di Ciaccia me informaba de que el partido socialista italiano acababa de abrir en Milán la Scuola di partito Pier Paolo Passolini, y que esta Escuela estaría dirigida por Massimo Recalcati.

«Rilanciare l'importanza della formazione alla politica è lo scopo principale della Scuola di Partito Pier Paolo Pasolini, nata da un'idea del Prof. Massimo Recalcati, sostanziatasi attraverso la collaborazione con Pietro Bussolati e il Pd milanese ed infine donata al Partito Democratico nazionale e alla Fondazione EYU.»

Suspiré. ¿Voy a tener que comérmelo crudo? me dije, como Saturno a su hijo en las pinturas negras de Goya que puse en la portada del Seminario IV.

Otra imagen: Recalcati-Fausto y Renzi-Diablo. ¿Es exacto? Ciertamente no. Mateo Renzi es un hombre político de talento que busca lo nuevo del lado del psicoanálisis. El canalla, es Recalcati.

Paris, 19 05 17

Traducido por Anna Aromi

Ciudad de México, mayo de 2017

por Ana Viganó

Estimado Jacques-Alain Miller, colegas

Fue evidente: mi pregunta no era para ser contestada.

La invitación a escribir me conmina a volver sobre mis palabras para intentar decir algo sobre una realidad que tiene tintes cercanos al horror -cuando no se sumerge de plano en él-. Ensayaré en esta carta algunos trazos sabiendo de antemano que será un recorte animado por el interés y la preocupación que comparto con muchos, pero que llevará tanto mi firma como mi marca personal. Sería agradable que fuera parte de una conversación con aquellos que se sientan convocados a pensar el asunto; recibí muchos mensajes de distintos lugares atentos a ello. Mantendré el formato carta que con gran tino JAM propuso para esta intervención, dirigiéndome así al destinatario que oportuna y acertadamente la recibirá.

Tomaré 4 temas que considero cruciales en este recorte: el tráfico (a partir de mi experiencia de migración); la “guerra al narcotráfico”; la desaparición forzada de personas y el asesinato a periodistas.

México me abraz(s)a y me divide

Llegué a México hace 13 años, detrás de un amor y con dos niños pequeños que sumaron aquí un hermanito mexicano. Tres hijos que han vivido casi -o toda- su vida en esta tierra, y años de esfuerzo por apropiarme de este sitio me han vuelto no diré madre mexicana porque eso tiene entidad y valor cultural propio, pero sí alguien muy interesado en los modos y destinos de la vida local, en un país que de a poco fue adoptándome. En el camino, el deseo decidido en lazo con otros desembocó en acto, con la consecuencia de una sede de la NEL presente donde primaba una actitud refractaria a la Orientación Lacaniana.

Además de la masiva conmoción en mi esqueleto de identificaciones que la mudanza significó, sentirme migrante fue una estupenda ganancia para el trabajo analítico. Desde esa posición advertí el modo singular que adquiere para mí la extranjeridad radical que nos habita. El primer objeto de interés y estudio que me atrapó recién llegada fue la problemática de las migraciones, que pronto encontré vinculada de manera sorprendente a una realidad mucho más compleja y delicada. El interés por una propaganda de gobierno en la que se instaba a los menores a no migrar solos a los Estados Unidos, me condujo por el sinuoso camino de los niños migrantes, los peligros de la migración -de niños y adultos-, los miles de migrantes mexicanos y de distintos países de centroamérica que atraviesan nuestro territorio con el sueño de llegar a la soñada tierra del *American way of life* y las pesadillas a las que se ven sometidos en esta, aún así, incesante travesía. De allí a topar con el problema del tráfico, fue un paso. Anticipo una idea: el tráfico - de personas y objetos - es uno de los principales problemas que atraviesa a México de manera letal. Tráfico que incluye niños, niñas, adolescentes, hombres y mujeres en distintas medidas y con distintos objetivos de explotación (sexual, comercial, contrabando de órganos, venta de bebés, servicio al crimen organizado, etc.); y por supuesto también objetos de todo tipo: drogas ilegales, armas, mercados negros que se multiplican usando las mismas vías de tránsito expeditas. No son pocas las víctimas directas e indirectas de este flagelo que involucra tanto a las instancias delictivas como a las que debiendo ocuparse de evitar su accionar coluden por circunstancias varias, en las que el mercado y los intereses económicos toman un protagonismo fundamental, muchas veces descarnado de ideologías desde las cuales -para bien o para mal- podrían pensarse las políticas. (1) Pongo de relieve en primera instancia el tema del tráfico, el negocio que implica y sus actores para contextualizar mi preocupación e interés a la hora de conversar a nivel internacional -como se planteó el sábado pasado en Madrid- sobre la noción “estado de derecho” en el mundo actual.

Méjico sangra

En los últimos años se ha vuelto cada vez más visible -y a medida que lo hace sorprende cuánto trabajo nos cuesta ver lo que estalla ante nuestros ojos y los del mundo- la sangre que día a día se derrama de manera tan absurda como impune.

En este punto los reflectores se vuelven sobre el problema quizás más destacado: el narcotráfico. El ojo de una tormenta con décadas de historia se concentra alrededor de la llamada “declaración de guerra” contra el narcotráfico, comillas sobre comillas, en la voz del entonces presidente Felipe Calderón Hinojosa (PAN): “El 8 de diciembre de 2006, Calderón declaró el inicio de la “guerra” de su gobierno contra las organizaciones criminales, especialmente contra el narcotráfico, y lanzó el Operativo Conjunto Michoacán. Ordenó el despliegue de 4 mil 200 elementos del Ejército, mil elementos de la Armada, mil 400 policías federales y 50 agentes del Ministerio Público.

Entre 2006 y 2011, Calderón incrementó 50 por ciento el gasto en seguridad del gobierno federal. Fortaleció a la Secretaría de Seguridad Pública federal (SSP) y a la Policía Federal. Seis años después del inicio de estas acciones, la percepción entre la población es que este fue “el sexenio de la guerra”, con un alto costo de muertes de civiles, desaparecidos y desplazados, y que los grupos criminales no fueron desarticulados. Por el contrario, se multiplicaron.”

Con el cambio de gobierno, y bajo la presidencia de Enrique Peña Nieto (PRI) el despliegue militar ha seguido en las calles. A fines de 2016 y principios de 2017 los mismos militares pusieron en tela de juicio de manera pública el estado anómalo de la situación y su descontento con la participación en una “guerra” que no tenía tan claro su marco legal y que llevaba ya 10 años y contando... Destaco la carta que 20 militares presos por delitos cometidos en el marco de la “guerra contra el narcotráfico” enviaron al Presidente de la Nación, a la Cámara de Diputados y al Poder Judicial de la Federación, denunciando: “Fuimos usados por el Estado mexicano. Se nos capacitó para una función y se nos ordenó hacer otra muy diferente (...) Fuimos usados por el Estado mexicano en un fallido experimento donde resultó una cantidad enorme de víctimas colaterales y decenas de militares de poca graduación en prisión” (2) El propio Secretario de Defensa Salvador Cienfuegos se hizo eco de la denuncia, exigiendo al cuerpo legislativo -en particular al senado- el marco jurídico que regule la actuación de los militares en tareas de seguridad. Señaló que los militares no se sienten a gusto combatiendo al crimen organizado, pues su función real se está “desnaturalizando”. “Nuestros soldados ya la están pensando si le entran a seguir enfrentando a estos grupos con el riesgo de ser procesados por delitos que tengan que ver con derechos humanos o a lo mejor les conviene más que los procesemos por no obedecer” (3)

El cuento se cuenta solo. Mientras la sociedad civil y organizaciones internacionales batallan por poner en la mesa de discusiones un alto a la vejación de los derechos de las personas -derechos humanos y derechos civiles- los militares... se quejan de lo mismo. El crimen y la violencia se multiplican frente a un Estado que no logra ordenar su obligación constitucional de velar por los derechos de manera efectiva.

Las cifras oficiales y no-oficiales son siempre variadas y no muy claras a la hora de contabilizar los muertos que se desprenden de esta “guerra”. Pero en todos los casos se cuentan de a decenas de miles...

Lolita Bosch, con quien hemos compartido algunos encuentros de intercambio, lo dice así: El crimen organizado es en realidad un triunvirato de narcotraficantes (que parece que fascinan a una gran parte de la población pero que en realidad son sustituibles, ocultables, intercambiables y reemplazables), políticos y fuerzas del orden (porque es imposible que un mundo así se sostenga sin el mundo aparente que lo sostiene) y unas redes financieras brillantes (que son las que más nos cuesta investigar desde el periodismo, a diferencia de los narcos y los políticos y las fuerzas del orden involucradas)” (4)

El diablo mete la cola en la consulta

La clínica no es ajena a estas pinceladas. En nuestros consultorios de manera directa o indirecta escuchamos las consecuencias de vidas atravesadas por esta realidad. Pero no solo se trata de nuestros analizantes y el trabajo que realizan para tratar este real enlazado a su propio real. Me interesa aquí destacar que la práctica analítica -y probablemente de todo el campo de la salud mental- se ve afectada. Valga un ejemplo reciente, como botón de muestra. Un par de días antes de #MillerEnMadrid en plena reunión de un cartel virtual con colegas de un estado altamente comprometido por la violencia asociada al narcotráfico -y huelga decir el enorme deseo puesto en marcha para la apropiación lacaniana del significante cartel en este contexto- el comentario espontáneo de una colega nos dejó con la piel erizada. Ilustrando su tema de estudio con una viñeta clínica y ante algunas preguntas sobre su intervención, palabras más o menos decía: Hay temas que mejor no tocar porque no sabemos muy bien quién es quién aquí. No quiero aparecer mañana tirada al costado de un camino, en una bolsa negra...

#NosFaltan43 (y más...)

La desaparición de los 43 normalistas de Ayotzinapa ocurrida en Iguala en septiembre de 2014 fue un parteaguas en la visibilidad de estos sucesos en México y en el mundo. Enmarcada en una noche violenta que dejó algunos muertos y varios heridos, la desaparición de los 43 estudiantes se volvió paradigmática y se convirtió en una bandera de lucha, reclamo y protestas por un conjunto de razones. Una de ellas es que el mismo episodio involucra a distintas instancias políticas, de seguridad (policía, ejército) e incluso grupos criminales locales. También es relevante destacar lo que los estudiantes normalistas representan. En palabras de Bosch: “Son símbolo de la resistencia [...] Son estudiantes de izquierdas y muy resistentes a los embates de un Gobierno que quiere silenciar sus voces que se preparan para ser maestros rurales, muchos de ellos en sus comunidades de origen”

#NosFaltan43, consigna que sigue despertando a México y al mundo, dice una verdad a medias: no son los únicos desaparecidos. La lista es lamentablemente más larga. Pero el bastión que los 43 simbolizan ha permitido develar otras realidades que estaban metafórica y literalmente sepultadas. Era -es- espeluznante constatar que a medida que la noticia tomaba tal relevancia internacional que forzaba en cierto sentido la investigación, se descubrían fosas clandestinas con restos humanos que a la voz de “no son los estudiantes” dejaban a cielo abierto otra durísima realidad: la de no poco extensos territorios vueltos cementerios de NN.

En esa lista larga e infausta se encuentran también algunos periodistas.

#NoAlSilencio

El pasado lunes asesinaron a Javier Valdez, reconocido, respetado y premiado periodista sinaloense que investigaba desde hace muchos años cuestiones vinculadas con el narcotráfico. Cofundador de RíoDoce (Semanario de circulación estatal) y colaborador de La Jornada, fue acribillado en la vía pública a las 12 del día con 12 balazos. Es el sexto periodista asesinado en lo que va de este año, que pareciera querer competir con el histórico y lamentable record local de 11 asesinatos de periodistas que tuvo el 2016.

Creo que no necesito explayarme con ustedes acerca de lo que el asesinato de periodistas implica para una sociedad democrática. Sin embargo, es una pregunta que ha cobrado actualidad en estos días y no parece tan simple de responderse aún para la sociedad misma.

Pero si el asesinato de periodistas es un daño mortal no solo para el que matan, más aún lo es el nivel de irresolución que denuncia por ejemplo la Comisión Nacional de Derechos Humanos cuando afirma que el 90% de estos casos está impune. “Se mata periodistas porque se puede, porque no pasa nada” es una frase que circuló estos días, en distintos medios. “Sale gratis matar periodistas en México”, decía Olatz Cacho, investigadora de México de Amnistía Internacional España.

Hueso, voz, palabra (encore)

Si la noticia sobre la desaparición de los 43 estudiantes fue un antes y un después para todos nosotros, la funesta conferencia de prensa que por televisión mostraba -al mejor estilo de la época- los supuestos restos óseos humanos calcinados hallados en el basurero de Cocula fue para mí desencadenante de una profunda angustia que impulsó uno de los momentos más duros y cruciales de mi análisis. La exposición de los huesos se asoció con cierta historia familiar en la que los huesos vivos y los huesos muertos remitían al cuidado -o no- del padre. Pero desembocó en un recuerdo nunca trabajado anteriormente que involucraba precisamente un hueso propio: un real que agujereaba lo simbólico, fuera del alcance del padre -que allí, no ve- revelándose el límite de su función. Y un plus de goce que encontraba tratamiento fantasmático en la mirada pero evidenciaba su corazón sintomático en la voz que una vez más se ahogaba en la ferocidad y el aplastamiento de la afonía y el silencio. En ese momento, alzar la voz tuvo una reconfortante respuesta en el comunicado de repudio que la RUA, instancia de la FAPOL, hizo público el 4/12/14 por nuestras redes habituales de comunicación y que nos permitió dar un nuevo tratamiento a los efectos de la barbarie, en el seno de la comunidad analítica.

La pregunta analítica por el padre -su función, su límite, su deseo, su goce, su amor- retorna una y otra vez en las instituciones analíticas y de las otras. El ejercicio del sábado, consecuencia del run-run previo que de manera sorprendente y de época tuvo su lugar de máxima expresión en las redes sociales, decantó nuevamente el problema que la pregunta supone: Cómo puede el psicoanálisis aportar algo a la lógica colectiva, a las convivencias sociales, a la política misma? Cómo pensar la política más allá del padre? Cómo pensar un gobierno que se sirva del padre para prescindir de él?

Extraer del hueso una voz para hacerme oír toma cuerpo aquí, en esta carta, de otra manera. El nudo entre la intención y la extensión se torna evidente mas no por ello fácil, pues conserva en su condición una objeción a la homogeneización que lo vuelve en cierto modo refractario a las normas y totalitarismos, cualesquiera que sean. Pero es nuestra opción, aun. Nos queda tomar desde ese nudo -y no otro- la palabra, hacer de su poder un arma digna y de su dignidad una causa capaz de leer lo que no anda, de agujonear lo que se cierra, de advertir la insoslayable intromisión de goce. Podríamos entender así la necesidad de “un poco de adultos” que señalaba Miller para la actualidad política de nuestro mundo?

Afectuosamente,

Notas

1 : No olvido que las ideologías hayan tenido evidentemente participación activa en los procesos históricos que antecedieron a este estado de cosas. Tampoco los 70 años de un mismo partido político (PRI) en el poder. Más bien subrayo que en este contexto conviene ampliar la perspectiva tanto para intentar comprender la complejidad del escenario como para pensar algunas -nuevas- respuestas posibles.

2 : <http://www.proceso.com.mx/468280/fuimos-usados-mexicano-en-fallido-experimento-acusan-militares>

3 : <http://www.animalpolitico.com/2016/12/militares-quieren-volver-los-cuartel/>

4 : Prólogo al libro *Fue el estado*, de John Gibler (compartido amablemente por la autora)

Troglodita en la Argentina

por Jorge Yunis

Querido Jacques-Alain Miller,

Espero no se moleste si en algo discrepo con Ud.

A decir verdad, discrepo en una sola cosa: en haberse calificado de *Bárbaro en la Argentina*.

Se lo comento porque para nosotros, los argentinos, esa palabra, representa lo que sucedió en los últimos tiempos (no los ultimísimos) cuando era moneda corriente la corrupción, el populismo, la intolerancia, la *hybris*, el relato delirante de una presidenta que llevaba al enfrentamiento permanente, y el feroz intento - costó la vida a un Fiscal - por llegar a un pacto con Irán para dejar en el olvido y en la impunidad el atroz atentado a la sede de la AMIA.

Por tanto, le propongo calificarse como el *Troglodita en la Argentina*. Pero siempre y cuando, se entienda troglodita tal como lo expone ese escritor mayúsculo, Jorge Luis Borges, en su cuento *El inmortal*: al final, termina siendo nada menos que el gran poeta Homero.

Y es así; también Ud., como Homero, nos ha orientado hacia *un esfuerzo de poesía*. Y quienes hoy le salen al cruce, lejos de ese esfuerzo, han creído tener la sagacidad de Ulises pretendiendo hacer penetrar el caballo de madera de la política partidaria en el seno de la Escuela.

Tiene razón Mauricio Tarrab cuando dice que intentaron momificarlo en el rol de quien elucida a Lacan y, agrego, amputarle toda posibilidad política.

Sin embargo, su interpretación - porque ha sido eso - a través del transcurrir del tema MLP y el tema Venezuela, logró que al fin, aquellos que subrepticiamente habían entrado enmascarados, salieran de la barriga del caballo troyano.

Además de una interpretación precisa y en el momento oportuno, ha sido un acto político muy inteligente, muy sabio y muy saludable.

Se lo agradezco.

Cordialmente.

Carta a Jam

por Roberto Bertholet

Estimado Jacques-Alain Miller

Hay un nuevo Jacques-Alain Miller, lo festejo!!

En este nuevo JAM creo reconocer el valioso estilo del JAM1:

1) pasión y coraje, no sin una lectura precisa y rigurosa de lo real en juego

2) un acto decidido en soledad, aunque no sin considerar a los otros, que propone embarcarse en una gran experiencia, inédita, sin garantías, pero que, sin dudas, implica enormes incidencias políticas en el futuro, tanto para el psicoanálisis como para la sociedad en conjunto

3) JAM necesita, demanda la confianza de los otros, cuando se trata de ir en conjunto a vérselas con el S(A tachado) poniendo el cuerpo.

El mismo estilo en el 2017 que en 1992. En 1992, al fundar la AMP. Ahora, proponiendo que el psicoanálisis de orientación lacaniana invente los modos para incidir en la política, desde lo más propio del discurso analítico, para ofrecer al futuro una forma de vivir la pulsión que no sea únicamente efecto de la alianza mortífera del discurso capitalista y del discurso de la ciencia.

Admiro en usted a ese hombre que crea las condiciones para el psicoanálisis del futuro. Y la médula misma de la relación que cada analista mantiene con el psicoanálisis, se ha visto interrogada, cuestionada, interpelada, con su acto.

Mi profundo agradecimiento y mi decidido apoyo en este proyecto tan valioso para el futuro del psicoanálisis y de la vida social.

Un fuerte abrazo!

Roberto Bertholet

Aporte al debate

por Jose Matusevich

Querido JAM,
Le envió el texto su mande a la EOL para el debate del 9 de junio.

«*Sin thome madaquin*» así llamó Lacan al tropiezo de Joyce con el ideal. Desatarse de la política paterna le permite a Joyce ser un hereje, Lacan "dice como yo".

Planteo del problema: nuestra escuela se ató al madaquin (política partidaria) y no pudo seguir la herejía.

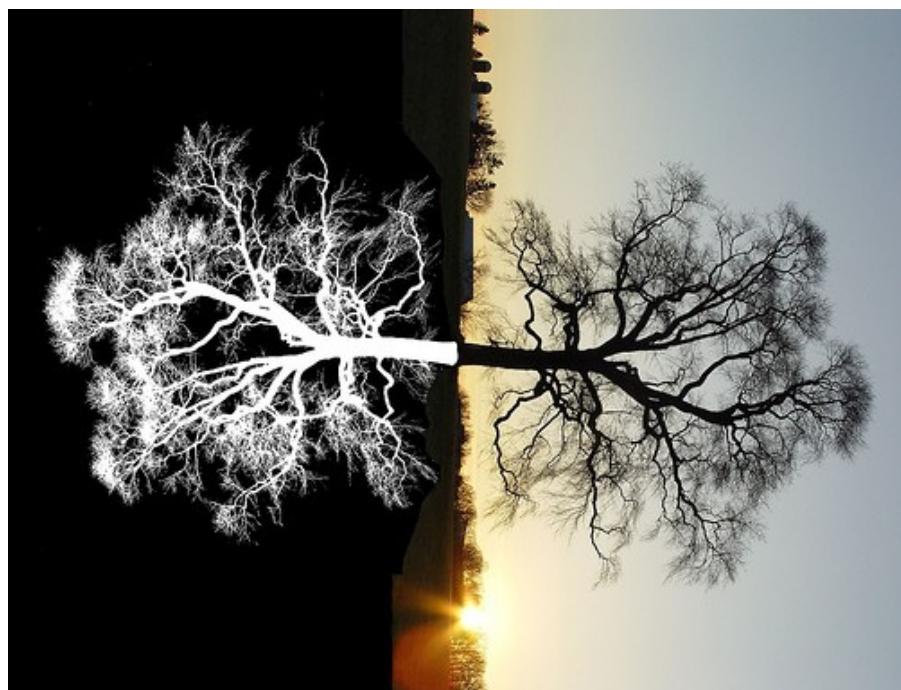
Estas son algunas herejías:de Lacan: lo real sin ley y La Chose Freudienne no es lo real que es mi invento; las de Miller : no partir de la repetición sino de la iteración y hay del goce y no solo del goce imposible.

Las escondimos debajo de los ideales y así hicimos existir al Otro.

Que fallo? Primero los AE ya que de ellos es la tarea de denunciar los efectos de masa, de los AME que no supimos pese a tener una formación suficiente propulsar el debate necesario para la época y miembros y adherentes por no haber demandado mas.

Solución borronea: volver a entusiasmar a JAM con nuestra EOL, sin él se rompe el lazo que nos une, por lo tanto propongo: declarar disuelta la EOL ahora llamada 1 para refundarla como EOL 2.

Suyo.



CONVOCATION DE LA RES- ZADIG

Ce samedi 20 mai 2017, à 20:00, Réunion exécutive spéciale 1, avenue de l'Observatoire, pour définir les actions à venir dans l'ensemble du Champ freudien après la création de « Rel i Llamp » et du « Réel de la vie »

Sont convoqués :

1. Miquel Bassols (AMP)
2. Christiane Alberti (ECF)
3. Alexandre Stevens (ECF-Bruxelles)
4. Patricia Bosquin-Caroz (ECF-Bruxelles et PIPOL)
5. Anna Aromi (ELP-Barcelone et Congrès AMP)
6. Xavier Esqué (idem)
7. Joaquin Caretti (ELP-Madrid)
8. Antonio Di Ciaccia (SLP Rome)
9. Domenico Cosenza (SLP Milan et EuroFederation)
10. Lilia Mahjoub (NLS)
11. Raquel Cors (NEL)
12. Jesus Santiago (EBP)
13. Carole DLS (Forum des psys)
14. Eve MR (Navarin éditeur, Lacan Quotidien)
15. Daniel Roy (Lacan Quotidien)
16. Rose-Marie Bognar (assistante de Jam)
17. Eric Zuliani (greffier, et rédacteur du relevé des décisions)

Toutes les présence ont été confirmées

Le relevé des décisions prises sera rendu public dimanche par le greffier.

Antoine Cahen (Parlement européen) est invité de Jam.

DOCUMENTS JOINTS

Z 2 Editorial de Jam dans la brochure **la movida Zadig**

Z 3 Sommaire de la brochure

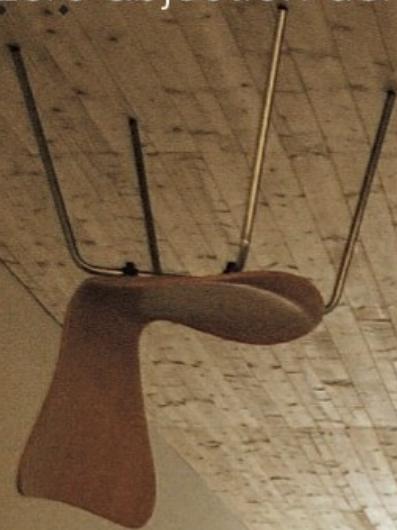
Z 4 Lettre d'adhésion au Réel de la vie

Z 5 Couverture de la brochure

Z 6 Doc Uforca

la movida Zadig

zero abjection democratic international group



Le Réel de la vie

Table d'orientation

Lacan, *Une leçon de politique*
Voltaire, *Petite digression*
Simone Weil, *Sur la lumière intérieure*

Le bel aujourd'hui

Nina Krajnic, *The truth about Žižek*
Raquel Cors, *Látigo latino*
S. Magnan, *Pecunia triumphans*

N° 1

Lacan Quotidien, « *La parrhesia en acte* », est une production de Navarin éditeur
1, avenue de l'Observatoire, Paris 6^e – Siège : 1, rue Huysmans, Paris 6^e – navarinediteur@gmail.com

Directrice, éditrice responsable : Eve Miller-Rose (eve.navarin@gmail.com).

Rédacteur en chef : Daniel Roy (roy.etenot@gmail.com).

Éditorialistes : Christiane Alberti, Pierre-Gilles Guéguen, Anaëlle Lebovits-Quenehen.

Chroniqueurs

(à venir)

Maquettistes : Cécile Favreau (Mi-dite) ; Luc Garcia.

Électronicien : Nicolas Rose.

Secrétariat : Nathalie Marchaison.

Secrétaire générale : Carole Dewambrechies-La Sagna.

Comité exécutif : Jacques-Alain Miller, président ; Eve Miller-Rose ; Daniel Roy.

POUR ACCÉDER AU SITE LACANQUOTIDIEN.FR [CLIQUEZ ICI.](#)